

# La Mine d'or

par Pauline de Aranda-Fouché

*suivi de*

## Avec Pauline

par Michel Soulard



Editions  
**Humanis**

## De l'or à Bélep ?

# La Mine d'or

*par Pauline de Aranda-Fouché*

suivi de

## Avec Pauline

Commentaires sur *La Mine d'or* et enquêtes diverses sur les acteurs et les lieux du récit  
*par Michel Soulard*

# Sommaire

## **Avertissement :**

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Comprend 56 illustrations - 154 notes de bas de page - Environ 339 pages au format Ebook.  
Sommaire interactif avec hyperliens.*

<b>Avant-propos.....</b>	<b>3</b>
L'édition originale et la présente édition.....	3
Préface.....	5
<b>La Mine d'or.....</b>	<b>8</b>
Introduction.....	9
Prologue.....	10
Chapitre 1.....	14
Chapitre 2.....	23
Chapitre 3.....	34
Chapitre 4.....	42
Chapitre 5.....	59
<b>Avec Pauline : Nouméa-Bélep-Nouméa.....</b>	<b>62</b>
I. PAULINE, l'héroïne.....	62
II – « Infortunée île Art ».....	70
III – TAHAR, le héros.....	79
IV – Rencontres et découvertes.....	91
V – Voyages en bateau.....	104
VI – Merveilleuse Bélep.....	109
VII – Le « fabuleux métal ».....	119
Table des illustrations.....	129
Bibliographie.....	131

© 2016 – Editions Humanis – Michel Soulard

Tous droits réservés – Reproduction interdite sans autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

Image de couverture : *Les Diéoués*, gravure d'époque extraite de *La revue des Missions*.  
Attribué à « un transporté anonyme », le dessin original est vraisemblablement l'œuvre de Pierre Bournigal.

ISBN version imprimée : 979-10-219-0126-1  
ISBN versions numériques : 979-10-219-0127-8

Autre ouvrage de Pauline de Aranda-Fouché : *À mes enfants calédoniens*, CDP, Nouméa, 2003.



# Avant-propos

## L'édition originale et la présente édition

En octobre 1944, était tirée à Sydney, par George. A. Jones, une plaquette de soixante-quatre pages de format 16,5 cm×10,5 cm, proche de A6, en version française, *La Mine d'or* (2000 exemplaires) et en version anglaise *The Gold Mine* (3000 exemplaires) ; cette dernière avait été établie par le major américain Jones, présent avec ses hommes, en 1943, sur la propriété de Pauline de Aranda-Fouché, à La Pépinière, commune de Dumbéa. La qualité matérielle de cet ouvrage rare aujourd'hui, malgré ces tirages importants, laisse beaucoup à désirer. En temps de guerre, les moyens sont limités : le papier est médiocre ; les illustrations groupées par deux sont minuscules et floues ; la typographie, réalisée sur une machine anglaise, présente souvent un texte chaotique, les caractères sont parfois décalés, les coquilles et les fautes ou omissions sont nombreuses.

Heureusement, la conservation par la famille de l'auteure des écrits originaux (deux manuscrits et trois tapuscrits) ainsi que de la quasi-totalité des documents iconographiques (photographies de l'auteure et dessins originaux de son gendre, Pierre Marcel Vernier) ont permis la présente réédition.

Cet ouvrage est organisé en deux parties. La première, *La Mine d'or*, reprend exclusivement l'œuvre de 1944 avec ajouts de variantes de quelque intérêt qu'a révélées la consultation du texte original dans ses différents états. La seconde, *Avec Pauline : Nouméa-Bélep-Nouméa*, commente le texte de Pauline. Il est souhaitable que le lecteur d'aujourd'hui se réfère à l'Histoire pour mieux appréhender la narration de l'aventure mais aussi retrouver les traces de Pauline : lieux qu'elle a fréquentés ; coutumes qu'elle a pu découvrir ; descendants de ceux avec lesquels elle a vécu son aventure.

Michel Soulard

# La Mine d'Or

---

Madame P. de Aranda Fouché  
Auteur et Éditrice

---

1944

GEORGE A. JONES (SYDNEY) PTY. LTD.  
167 CASTLEREAGH ST. SYDNEY

*Première page de l'édition originale de 1944.*

## Préface

Une grand-mère qui aime revivre et faire revivre par l'écriture ses plus beaux souvenirs, telle est Pauline de Aranda-Fouché. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, à l'écart de Nouméa, sur sa propriété de La Pépinière, entourée de ses petits-enfants, elle n'a pas seulement écrit les récits qui n'ont été édités que cinquante ans après sa mort, en 2003, sous le titre *À mes enfants calédoniens* : elle a aussi raconté, dans *La Mine d'or*, une aventure vécue dix ans plus tôt, à Bélep, en 1933.

*La Mine d'or*, petite plaquette imprimée à Sydney en 1944, est restée peu connue, malgré l'information donnée par le *Bulletin du Commerce* du 4 octobre de la même année :



En temps de guerre, on n'avait peut-être pas le cœur de se distraire à l'aide d'un petit récit plaisant imprimé sur du papier médiocre et avec une typographie anarchique. Que sont devenus les 5000 exemplaires édités ? Sans doute les soldats américains ont-ils acquis un bon nombre des 3000 exemplaires traduits en anglais. Aujourd'hui, plus encore qu'à l'époque de sa parution, ce texte demeure peu connu. Certes, il rapporte une anecdote dans laquelle l'émotionnel tient une grande place. L'auteure ne prétend pas, même si elle s'applique à varier ses procédés stylistiques, faire œuvre littéraire. Sans doute son écriture est-elle un peu conventionnelle mais son enthousiasme prévaut, et le lecteur se laisse volontiers entraîner dans l'aventure.



Les Dieux. Esprits pygmées de la Nouvelle Calédonie, nul ne les voit, ou les entend.



Sœur Colette et Mère St. Jean. Enfants de Méric et scolaires

attiré vers Doïbat; il n'a pas été pris dans le fameux filet puisque resté près de son corps. . . . Kabo, ou plutôt l'âme de Kabo, décide de se rendre auprès de sa sœur Igné. En un clin d'oeil elle apparaît aux yeux de cette dernière: "Comment, c'est toi, Kabo? D'où viens-tu?"—"Je suis morte. Appelle notre frère, vite, vite, et dis-lui d'aller chercher mon corps à Païromé pour le rapporter ici." Et Kabo, ou plutôt son "esprit," revient vite auprès de sa dépouille et s'afflige du désespoir de Belep, toujours en larmes. . . .

Igné n'a pas perdu un instant. Elle a mis son frère au courant de la mort de leur sœur, de son désir formel d'être ramenée à son pays natal. Le frère prend sa pirogue, trouve Belep toujours en sanglots auprès du corps de Kabo: "Je viens la chercher pour l'emporter à Ouébia." Et il raconte à Belep l'apparition de Kabo et sa volonté exprimée. . . . Respectueux, Belep ne proteste pas. Le corps de Kabo, transporté dans la pirogue de son frère, vogue, une fois de plus, sur les flots.

Mais Belep sent la folie le gagner après le départ définitif de Kabo. Il monte sur sa pirogue, il désire rattraper la pirogue dans laquelle se trouve la bien-aimée. Hélas! un terrible vent s'est levé, et puis la pirogue a beaucoup d'avance. . . . Ce n'est que plusieurs jours après que Belep débarque à Ouébia. Plus de Kabo. . . . Elle a été emportée loin, très loin, dans la montagne, et déposée sur une pierre plate, très grande, dans une grotte.

Belep veut absolument aller la voir; il ne fait que crier: "Je veux voir Kabo, je veux voir Kabo!" On essaie de le raisonner; on lui dit que le corps de Kabo doit être déjà en pourriture. . . . pourquoi n'épouserait-il pas Igné? Elle est moins jolie que sa sœur, assurément, mais elle est très jolie quand même! Enfin on use de toutes les persuasions. . . . en vain. Belep veut voir Kabo et il verra Kabo!

51

Pages de l'édition originale.

En réalité, au-delà de l'anecdotique, ce sont la vie à Bélep et l'histoire de cet archipel qui retiennent l'intérêt. On découvre une grande famille organisée autour du chef, du missionnaire et des deux sœurs qui dirigent l'école. Avec son optimisme habituel, Pauline tait les conflits passés et présents, inévitables et intenses comme dans toute famille. Elle retrace brièvement l'histoire de Bélep.

L'objectif de la seconde partie du présent livre, *Avec Pauline : Nouméa-Bélep-Nouméa*, est d'approfondir la connaissance des Béléma (qu'on a appelés souvent Bélépiens) et de leur passé. C'est surtout à travers la famille de l'Arabe libéré, Tahar, que surgit ce passé tourmenté : les léproseries centrale et pénitentiaire, l'exil à Balade, l'île de Pooç (Pott), les liens avec Saint-Louis... L'histoire de Bélep se construit dans les tensions entre des mondes souvent antagonistes : Administration, Mission et autorités coutumières. Oppressé de tous côtés, Tahar, obstiné et rusé, réussira à s'imposer et à s'intégrer à la population.

Mais le premier ressort de cette aventure est le rêve. — Le rêve, d'abord, du conquistador Pauline : la soif de l'or ou plutôt le souci du confort de ses petits-enfants l'a poussée vers une terre lointaine ; elle a eu le courage d'affronter, à 51 ans, des conditions matérielles difficiles. — Le rêve, aussi, des différents acteurs béléma : cette femme-sorcier les a sortis un temps de leur rythme immuable. — Le rêve, enfin, du lecteur : depuis le roi Midas, l'or éclatant et divin excite la convoitise ; la découverte d'un trésor ou de la « poule aux œufs d'or » aiguillonne la curiosité.



Pauline l'intrépide s'est engagée avec grâce et enthousiasme dans tout ce qu'elle a entrepris : aussi bien son expédition à Bélep, en 1933, pour la recherche d'or, que sa candidature en 1947 — la première d'une femme — au conseil municipal de Nouméa. Ces engagements ne mériteraient-ils pas à l'héroïne le nom d'une rue ou mieux, d'un établissement scolaire ? Au moins a-t-elle son creek dans l'île Ar (Art) !

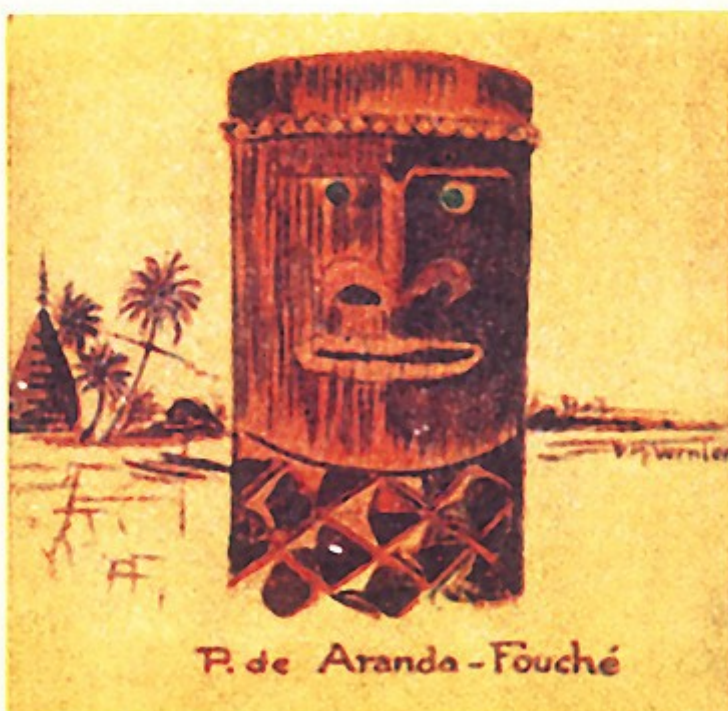
Michel Soulard



*Photo de l'auteure prise à Sydney peu de temps avant l'aventure à Bélep.  
Elle figure à la page 2 de l'édition originale.*

# La Mine d'or

LA MINE  
D'OR



*Couverture de l'édition originale (1944).*

## Introduction <sup>1</sup>

Dans un but humanitaire, respectable, la Nouvelle-Calédonie, au climat merveilleux, fut livrée, pendant un certain nombre d'années, à la transportation : celui de la Guyane, meurtrier, décimait les malheureux condamnés et leurs gardiens.

Il n'entre pas dans le cadre de ce modeste ouvrage de s'étendre sur pareil sujet : un second, en préparation, le développera et démontrera que, si de grands criminels vinrent en Nouvelle-Calédonie, la grande majorité n'était constituée que par de pauvres déséquilibrés tandis que d'autres subissaient une peine absolument imméritée.

Il est donc opportun de détruire la légende, puisque nous en avons l'occasion, que la Nouvelle-Calédonie est surtout peuplée de descendants de bagnards. Rien n'est plus faux.

Les pionniers de la Nouvelle-Calédonie furent, pour la plupart, des gens extrêmement distingués qui, séduits par la beauté du pays, y restèrent, y firent souche, ainsi que des colons venus créer des industries diverses pendant l'existence du pénitencier et après sa suppression. <sup>2</sup>

Il n'y a pas de pays au monde où le pourcentage de crimes soit aussi minime qu'en Nouvelle-Calédonie. On peut y dormir portes et fenêtres ouvertes... Quel meilleur témoignage peut-on donner de la population ?

Et n'est-il pas douloureux, à des gens parfaitement honnêtes, de s'entendre rappeler que leur grand-père a été un condamné de droit commun ? N'ont-ils pas versé leur sang pendant la guerre de 1914-1918 ? Ne le versent-ils pas encore dans cette guerre mondiale avec un courage d'autant plus méritoire qu'ils sont partis volontaires, mêlés de façon fraternelle avec les fils de colons libres ? <sup>3</sup>

L'histoire de la mine d'or est scrupuleusement authentique. Simple récit d'un voyage dont le seul mérite fut son originalité, le lecteur chercherait en vain des effets littéraires. Qu'il accepte donc simplement et avec indulgence ce que l'auteur lui offre... tout simplement.

Paulette de Aranda-Fouché,  
Nouméa, octobre 1943.

---

<sup>1</sup> Cette introduction n'apparaît que dans la deuxième version manuscrite.

<sup>2</sup> Suit un paragraphe qui apparaît dans le manuscrit 2 et les tapuscrits 1 et 2 : « Il est donc odieux, de la part des Métropolitains, de considérer les Calédoniens comme des Français de seconde zone et de prendre à leur égard, une certaine condescendance méprisante absolument injustifiée, la grande majorité étant autrement honorable, morale et probe que bien des Métropolitains de passage dont la mauvaise tenue, à tous égards, serait de nature à laisser supposer que leur père est actuellement au bagne de la Guyane. » Dans la marge du tapuscrit, on peut lire : « Supprimé d'accord avec la censure. »

<sup>3</sup> Suit un paragraphe qui apparaît dans le manuscrit 2 et les tapuscrits 1 et 2 : « Allons, Messieurs les Métropolitains, un peu de largeur d'esprit, et tâchez d'être vous-mêmes tellement infailibles qu'on ne puisse vous rappeler aucun scandale ». Dans la marge du tapuscrit, on peut lire : « Supprimé d'accord avec la censure. »

## Prologue

Il pleut.

Aucun bruit dans cette solitude. On aperçoit, au loin, les feuilles des cocotiers des bords de la grève agitées par la brise, très fraîche en ce mois de juillet, cœur de l'hiver austral.

Deux femmes sont assises sous une tente de toile à double paroi qui, malgré la pluie incessante, reste étanche. L'humidité vient du sol battu et par l'ouverture de la tente aux deux pans relevés par des rubans de toile.

L'une de ces femmes est de sang mêlé : son père est d'origine arabe ; sa mère, indigène de l'île Art.

Fatimah n'a pas vingt ans. Elle est jolie. Petite, mais bien faite. De grands yeux noirs ombrés de longs cils, la bouche un peu épaisse mais bien dessinée, le nez aquilin rappellent le type oriental, tandis que les cheveux très frisés et le teint très brun accusent le sang maternel.

Elle vient de conter à sa compagne l'histoire de sa famille. Tahar, son père, est algérien. Victime d'une erreur judiciaire il a été condamné à cinq ans de travaux forcés — il y a plus de cinquante ans — et transporté en Nouvelle-Calédonie, île en partie colonie pénitentiaire. Ce n'est qu'en 1896 qu'elle cessa de l'être, sur les instances du gouverneur Feillet auprès de la Métropole. La Nouvelle-Calédonie, par son climat salubre, l'absence d'animaux nuisibles, ses possibilités diverses, pouvait être mieux utilisée<sup>4</sup>.

Il était d'usage, au bout d'un certain nombre d'années, d'accorder aux forçats la liberté. Ceux, condamnés à cinq ans de travaux forcés, minimum, avaient la faculté de retourner en France après cinq nouvelles années de libération pendant lesquelles ils s'employaient, soit comme domestiques, soit comme ouvriers chez les colons libres. D'autres créaient de petites propriétés agricoles. Ils se mariaient, soit avec des femmes blanches, condamnées, soit avec des femmes indigènes : le cas de Tahar.

Durant ses années de bagne, Tahar fut employé comme infirmier à la grande léproserie de l'île Art, située à l'extrême nord de la Nouvelle-Calédonie.

Infortunée île Art ! Alors que ses autochtones vivaient heureux dans leurs tribus, parfaitement isolés du terrible mal qu'ils ignoraient, tous furent obligés, par le gouvernement de l'époque, de quitter en masse leur pays natal et se virent répartis dans les tribus du nord de la Nouvelle-Calédonie : l'île Art devenait léproserie.

Plusieurs petits lazarets furent installés : les malades européens d'un côté, les noirs de l'autre, les jaunes ailleurs. L'île Art, de vingt-cinq kilomètres de longueur sur six kilomètres dans la plus grande largeur, fut contaminée. Et pour soigner les malades, quelques infirmiers, condamnés aux travaux forcés, que des religieuses secondaient de tout leur dévouement... On ne saurait les saluer trop bas.

La dissémination des malades, l'absence de médecin, la difficulté du ravitaillement, l'éloignement du chef-lieu, amenèrent une réforme. Tous les lépreux furent transportés aux environs de Nouméa, sur un petit îlot, l'île aux Chèvres, et l'île Art fut rendue à ses propriétaires, heureux de retrouver leur île natale si pleine, pour eux, de souvenirs et de légendes.

Ils y trouvèrent aussi le mal affreux... et chaque famille eut à déplorer de voir un, ou plusieurs membres atteints de la terrible maladie !

— Ici même où nous sommes, dit Fatimah, vécurent des lépreux !

---

<sup>4</sup> Le manuscrit 1 ajoute : « (pouvait être mieux utilisée) comme colonie d'hommes libres plutôt que de rester colonie pénale. D'ailleurs les pionniers de la Nouvelle-Calédonie furent tous des colons libres antérieurement à l'installation du pénitencier. »

Sa compagne frissonna... Certes, en entreprenant ce voyage, elle n'ignorait pas les particularités de l'île Art. Mais vraiment, de sentir sous ses pieds le même sol que des pieds couverts d'ulcères avaient piétiné lui causa un certain malaise. Elle réagit pourtant et dit à Fatimah :

— Comment se fait-il que ton père soit resté à l'île Art puisque réserve indigène ?

— C'est que mon père, libéré des travaux forcés au moment du transport des malades à l'île aux Chèvres, épousa ma mère. Et comme tous les natifs de l'île Art revenaient prendre possession de leurs terres, mon père, par autorisation spéciale, revint avec eux. Ma mère possédait, par héritage, beaucoup de cocotiers, de grands terrains où l'igname, le taro, le bananier, la canne à sucre poussaient à ravir. C'est par son travail aux plantations qu'elle nourrit tous ses enfants : Doda, Meryem, Amar et moi, ainsi que deux autres enfants, morts lépreux. Mon père ne travailla jamais beaucoup.



*Famille Tahar. Au centre au premier plan : Marie.  
Debout de gauche à droite : Tahar, Fatimah, Amar.*

La pluie tombait toujours ; les confidences continuèrent :

— Mon père, dit Fatimah, n'avait jamais donné de ses nouvelles à sa famille depuis son départ d'Algérie. Il se décida enfin ; voici la réponse...

Et elle tendit à son auditrice un papier jauni, sali, usé, pour avoir été plié et replié.

*Algérie — Guendouz, le 25 janvier 1931*

*Très cher oncle,*

*Je puis crier de toutes mes forces : « Qu'Allah soit loué ! » Vous venez enfin de nous donner de vos nouvelles ! J'en ai une bien triste à vous apprendre... De tous les membres de votre famille, il ne reste que le fils de Hassen qui est à Bordj Bou Arréridj, et votre sœur, Chalabia, dont nous sommes les enfants. L'aîné, mon frère, Mohammed, est à Alger comme agent de renseignements de la police d'État. Il est marié et a cinq jolis garçons. Ma sœur, Fatimah, est veuve ; elle a deux filles qui sont mariées. Ma sœur, Magdanda, est mariée à Ighil-Ali, elle a deux enfants. Mon frère Ali est mort. Ma sœur Ouanchia est mariée à Aourir : elle a deux garçons et une fille. Enfin, je suis le cadet et suis âgé de 24 ans.*

*Je viens de célébrer mes fiançailles. Je me proposais de faire de grandioses noces, mais ton souvenir nous met en deuil, et je m'abstiendrai.*

*Ma mère, votre sœur, a pleuré de chaudes larmes de joie le jour où nous sommes entrés en possession de votre lettre. Mon père aussi a pleuré, il a 78 ans.*

*Tu as enfin daigné nous écrire ! J'aimais entendre parler de toi par mes vieux parents ! Ils détaillaient ta physionomie, ta taille ; ils nous rapportaient tes paroles, et je fermais les yeux pour mieux te voir.*

*Dans mon enfance, je m'attristais souvent en entendant les enfants de mon âge appeler leur oncle ; je ne pouvais appeler qui que ce soit « mon oncle » ... Comme il m'est doux de le dire... Je t'aime sans te voir. Je t'aime plus que quiconque et mieux que tout au monde ! Je voudrais vous serrer dans mes bras ainsi que vos enfants ; je voudrais être dans vos bras, pleurer toute ma joie, et déverser sur vous toute ma tendresse.*

*Dites<sup>5</sup>, cher oncle, donnez-moi des nouvelles de là-bas... N'est-ce pas un pays comme le nôtre ? Sinon vous ne méritez pas d'y être puisque vous êtes parti innocent. Ah ! Que l'injustice est grande et cruelle ! Mais devant Dieu, le Créateur, rien n'est perdu en ce monde, et tout se rattrape en un lieu dépourvu de malice.*

*Votre cousin, Midi-Seddike, vous conjure de venir passer le restant de vos jours parmi nous. Riche ou pauvre, puissant ou misérable, vous serez reçu à bras ouverts par nous tous, ainsi que votre famille. Pourquoi nous laisser languir puisque vous pouvez dire : « J'accours avec les miens ».*

*Mais excusez-moi, car je vais vous poser une question indiscrete : vous et vos enfants, pratiquez-vous notre belle religion qu'est l'islam ? La plus belle, la plus pure et la plus vraie entre toutes les religions ! Pardonnez-moi d'entrer ainsi dans des sentiments que j'ignore. Le principal est de vous avoir retrouvé ainsi que vos enfants qui me sont plus chers que tout ce qui peut exister sur la terre... Le reste ne compte pas.*

*Je vous serre et vous embrasse bien tendrement vous, mon oncle bien-aimé, vous, ma tante, et Doda, et Meryem, et Amar, et Fatimah...*

*J'attends votre réponse comme un clair de lune. Au revoir, au revoir, et non adieu...*

*Tigrine Naïmi.*

---

<sup>5</sup> Dans le manuscrit 1, ce paragraphe commence par un passage qui a été omis par la suite : « Que ne pouvez-vous venir avec vos enfants, mon cher oncle ? Quelle joie ce serait ! Mon père vous donne sa bénédiction. Donnez-nous plus de détails sur vous et votre famille, mon cher oncle, mais excusez-moi, je vais vous poser une question indiscrete... ». On note donc qu'à partir du manuscrit 2, le paragraphe concerné a été modifié et développé et qu'a été inséré un nouveau paragraphe : « votre cousin, Midi-Seddike... »

## Chapitre 1

Ce prologue était nécessaire pour donner au lecteur une idée de la famille de Meryem, ma femme de chambre, sœur de Fatimah.

Meryem avait quitté la case familiale de l'île Art après mûres réflexions. Grande et mince, elle n'avait rien du type oriental de sa sœur Fatimah. Bien que son teint fût plus clair, tout, en elle, réalisait le type calédonien. Souple comme une couleuvre, elle montait arracher les cocos aux plus hauts cocotiers, s'aidant des pieds et des mains, à la façon des jeunes Canaques ; elle rivalisait avec eux à la pêche à la sagaïe, enfin son courage aux plantations était connu de l'île entière.

Le fils du chef s'éprit d'elle et voulut l'épouser. Meryem refusa : elle ne voulait pas d'un mariage avec « un noir » ... Et comme ses parents insistaient, cette union leur paraissant avantageuse, Meryem décida de s'enfuir.





*Meryem tenant dans ses bras les jumelles Wanda et Lydie.  
Odile assise à côté et Didier debout derrière.*

Possédant le prix de son passage à bord du *Mawatta*, vapeur desservant la côte Ouest calédonienne dont le point terminus est l'île Art, elle se cacha à bord jusqu'au moment du départ et débarqua, quatre jours plus tard, émerveillée de la très grande ville que lui semblait Nouméa.

Malheureusement, elle n'y connaissait personne. Un hasard me la fit rencontrer ; elle me raconta son odyssée et m'exprima le désir de trouver une situation. Je lui offris, chez moi, une place de femme de chambre.

Meryem, enchantée, commença un apprentissage auquel sa vie antérieure ne l'avait guère préparée. Intelligente, active, propre, scrupuleusement honnête, elle devint, en peu de temps, ce qu'en France et ailleurs on trouve rarement : une domestique modèle, une « perle ».

Deux années passèrent. Meryem s'attachait de plus en plus à ses maîtres. Elle aimait aussi la maison, vaste habitation coloniale dont le charme très prenant avait agi sur cette primitive nature. Et puis, elle était traitée plutôt en enfant qu'en domestique et me savait gré de lui pardonner ses sautes d'humeur, souvent inexplicables. Je lui aurais pardonné des fautes plus graves, tant elle aimait mes petits-enfants : Odile, Didier, les jumelles Lydie et Wanda.

La naissance de ces dernières avait été une stupeur. Certes, rien n'est plus doux, ne vous attache à la vie comme ces chers petits êtres, mais quatre enfants, en cinq ans de mariage, pour un jeune ménage sans fortune, était de nature à me préoccuper. Meryem me surprit un jour, le front chargé de tristesse et d'inquiétude :

— Pourquoi, Madame, dit-elle, avez-vous du chagrin ? Je vois bien que depuis la naissance des jumelles vous n'êtes plus aussi gaie, pourquoi ?

— Je pense, Meryem, à l'avenir. Un jour viendra, sans doute, où cette petite famille déjà nombreuse le deviendra davantage. Je pense aux difficultés de la vie, à la tâche considérable de bien élever tous ces petits et... j'ai peur ! Peur !

— Et pourquoi ? Peur de manquer d'argent ? Moi qui vous parle, je connais un endroit où l'on peut en gagner beaucoup.

— Vraiment, Meryem ? Et où donc ?

— Dans mon pays.

Et Meryem me fit le récit suivant :

Peu de temps avant l'arrivée des malheureux malades, à l'île Art, des indigènes avaient trouvé une mine d'or... Renvoyés de chez eux, et fixés sur la Grande Terre calédonienne, ils jurèrent de ne révéler à personne leur découverte. Ils avaient tenu parole, même de retour sur leur île natale.

Depuis, la mort avait fait son œuvre : deux vieillards, seuls, connaissaient à présent l'emplacement exact de la mine d'or.

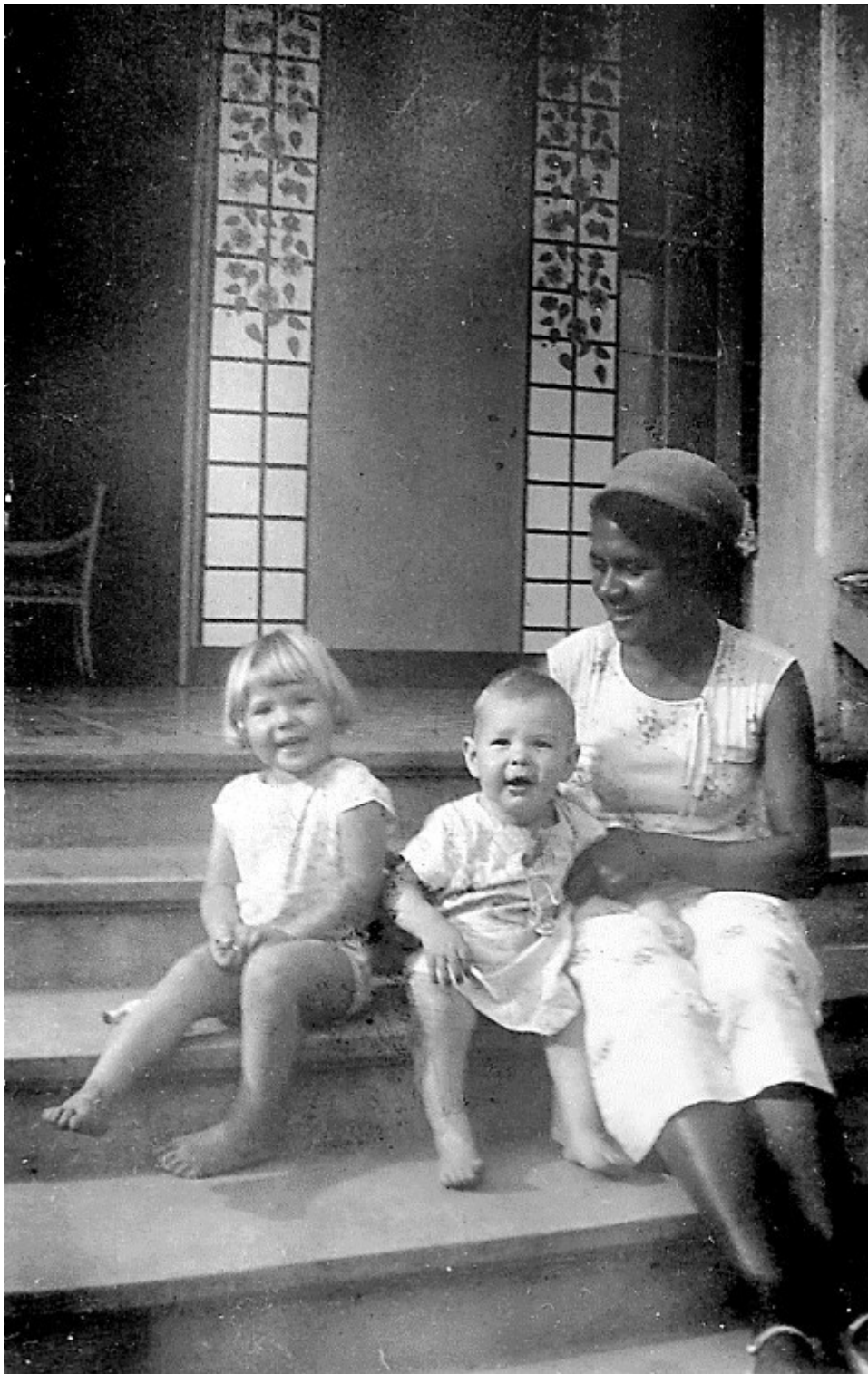
— Cette histoire est vraie, Meryem ?

— Mais oui, Madame. Il m'est impossible de vous indiquer l'endroit précis ; je connais pourtant la région, et, si vous voulez en faire la déclaration au bureau des Mines, la mine d'or est à vous !

Que ce soit sur la Grande Terre de la Nouvelle-Calédonie ou sur ses dépendances, le propriétaire du sol ne l'est pas du sous-sol. Qu'il soit européen ou indigène, la loi est formelle pour tous. C'est pourquoi, même dans les réserves indigènes, pourtant intangibles, il est possible, moyennant une certaine indemnité, de créer des exploitations minières.

Le soir, je fis part à mon mari de la confiance de Meryem, de mon désir de faire la déclaration de la mine d'or et de ma demande d'un permis de recherches. Quel fou rire accueillit ce projet ! Que d'objections furent soulevées !

Meryem, appelée, confirma ses dires, si bien que mon mari, gagné, m'accorda carte blanche, m'ouvrit tous les crédits désirables, ayant le profond regret de ne pouvoir m'accompagner, ses occupations le retenant à Nouméa.



*Odile Vernier, 3 ans, Didier Vernier, 14 mois, et Meryem.  
Photo prise en novembre 1932.*

Dès l'ouverture des bureaux du service topographique, le lendemain matin, j'étais, avec Meryem, penchée sur une carte de l'île Art. Sans hésitation, elle indiqua la grande surface du sud de l'île. Afin de posséder le plus de possibilités, je déclarai une surface de cinq cents hectares, et je revins, pleine d'enthousiasme, avec le permis de recherches dans mon sac.

Ces faits se passèrent vers le 10 juillet 1933.

Le 14 juillet, fête nationale selon l'usage, une grande réception était donnée dans les salons du gouverneur, lequel, assisté de la plus charmante des épouses et de leur délicieuse fille, avait à cœur de représenter la France, dans ce qu'elle a de plus noble et de meilleur.

La Nouvelle-Calédonie lui doit beaucoup. Grâce à sa judicieuse administration, à son travail acharné, il remit, en peu de temps, les finances du pays en excellent état, de lamentables qu'elles étaient avant son arrivée. De multiples améliorations eurent lieu dans tous les services. Travaillant beaucoup lui-même, le gouverneur exigeait du travail de ses subordonnés.

Il y avait donc grand bal au Gouvernement. Toutes les notabilités de Nouméa se pressaient autour de leurs aimables hôtes. Les ravissantes toilettes rivalisaient d'élégance, les uniformes rutilaient, et de nombreux couples glissaient en cadence.

Après avoir salué nombre de connaissances et d'amis, mon mari s'en fut à une table de bridge et je m'installai dans un fauteuil d'où, tout en ayant le spectacle de la fête, je pouvais songer à loisir à la grande détermination que j'avais prise.

Le contraste était assurément étrange entre mes pensées et mon aspect physique. Modestie à part, j'étais ce qu'il est convenu de qualifier « en beauté » : une robe de velours noir garnie de précieux points d'Angleterre, une rivière de diamants au corsage, un collier de perles au cou, de belles bagues aux doigts... Cédant, pour la première fois aux instances de mes amies, j'avais fait couper mes cheveux restés longs malgré la mode, et le coiffeur, par une « permanente », m'avait composé une tête très XVIII<sup>e</sup> siècle. Dès mon entrée dans les salons, j'avais récolté, de ce fait, un véritable succès, ce qui, même à cinquante ans, fait toujours plaisir !

.....

**Fin de cet extrait de livre**

---

**Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :**



<http://www.editions-humanis.com>